mais portés par des garçons grecs, arméniens, bulgares, bien vivants, qui nous serviront, avec de l'eau de Karakoulak, claire comme le diamant, le véritable mastic de Chio, accompagné du tchibouk au long tuyau de jasmin; nous nous croirons sur le Bosphore.

Pour compléter l'illusion, nous pourrons goûter la cuisine, elle est parfaite. On ne saurait manger, même à Islambol, du *kébab*, des *dolma*, du *pilaf*, meilleurs que chez Pierre Asker; et si vous en doutiez, sachez qu'il a servi lui-même ces plats nationaux sur la table Impériale, au palais de l'Élysée.

MARIE DE LAUNAY.

INSTALLATION DE L'EMPIRE OTTOMAN. — Dessin de M. Fellmann.

III

La Statue de Léopold Ier au Champ de Mars.

Voyez, en regard de la statue de Guillaume Ier, roi de Prusse, la statue de Léopold Ier, roi des Belges. Quelle différence d'attitude et de caractère! et si les artistes se sont bien inspirés de leur sujet respectif, on doit comprendre qu'un abîme est entre les deux monarques représentés.

Le cheval qui porte le roi Guillaume semble soulevé par la passion qui exalte et qui pousse son cavalier, et l'on sent que son sabot levé est prêt à piétiner sur tout ce qui lui fait obstacle. Quel artiste compromettant que M. Drake! Ne s'est-il pas inspiré de l'Apocalypse en sculptant son héros? C'est l'homme inspiré par le droit divin qu'il nous a représenté là; et Dieu sait quels bouleversements vont surgir devant cette volonté implacable que rien n'arrête.

En face est la statue du roi Léopold. Quel contraste! Voici bien le roi constitutionnel par excellence. Monté sur un cheval qu'à son allure au repos on devine avoir été nourri dans les gras et paisibles pâturages des Flandres, le roi, chapeau bas, semble faire la révérence à un peuple libre.

Léopold Ier a été, en effet, un philosophe couronné, — un peu sceptique comme tous les philosophes, sans grande passion pour le bien, mais détestant le mal, ou plutôt, l'iniquité et les agitations qu'elle cause. — La révolution de 1848 avait ébranlé tous les trônes. Léopold Ier, se sentant mal à l'aise, plutôt que menacé, convoqua les principaux

de son royaume, et leur tint, dit-on, ce langage : « Ne me faites pas de révolution : si je ne vous conviens plus, dites un mot, et je m'en vais. »

Je ne sais si ces paroles qu'on lui prête ont été dites, mais elles sont conformes au caractère de toute sa vie.

Lorsqu'il fut appelé à régner sur les Belges, à défaut d'un fils de Louis-Philippe, le 4 juin 1831, il accepta sans enthousiasme, mais avec la ferme volonté de ne pas s'écarter de la ligne qui lui était tracée. Il était alors dans la force de l'âge, étant né le 16 décembre 1790. Il était allié à la reine Victoria, ayant épousé la fille du roi Georges IV, qu'il perdit le 16 novembre 1817, et à la plupart des familles royales d'Allemagne, étant duc de Saxe-Cobourg.

La prise d'Anvers par l'armée française, en 1832, avait mis fin à la résistance de la Hollande; et la conférence de Londres régla le sort du nouveau royaume. Comme gage de protection, Louis-Philippe accorda à Léopold la main de sa fille Louise, une des princesses les plus aimables et les plus accomplies qui aient honoré un trône. La reine Louise mourut en 1850, et sa mort, hélas! prévue, causa une véritable désolation dans toute la Belgique.

Le roi Léopold s'était acquis dans toute l'Europe un renom d'habileté et de sagesse qui le rendit plus d'une fois l'arbitre respecté des cabinets; et ses relations de famille, surtout depuis le mariage du prince Albert avec la reine Victoria, n'avaient fait qu'ajouter à son influence.

Cette habileté et cette sagesse, il les mit au service du pays dont les destinées lui étaient confiées, d'abord en restant strictement fidèle à la Constitution, et puis en tenant une balance égale entre les partis qui se disputaient le pouvoir.

Cette tâche n'était pas facile alors; elle ne l'est pas non plus aujourd'hui. Il y faut un sentiment de la pondération que peu de rois constitutionnels possèdent, et sans lequel toute la machine gouvernementale manque d'assiette et d'équilibre.

Mais le roi Léopold, je l'ai déjà dit, était un grand philosophe, ce qui implique toujours un bon politique. Il n'avait ni ambition ni enthousiasme, mais il avait une raison saine et un esprit libéral qui lui faisaient toujours suivre la droite voie. Pourvu qu'on restât dans la constitution, il laissait faire et laissait dire, n'y mettant jamais du sien. Malgré ses souvenirs de 1832, il laissa discuter et voter les fortifications d'Anvers, quoiqu'il sût bien qu'aucune défense du côté de la terre ne pouvait servir Anvers, et que le danger était plutôt du côté du fleuve.

Quoi qu'il en soit, à force de respecter la volonté nationale, il se fit respecter du peuple et finit par s'en faire aimer. Il n'eut jamais de caprices dispendieux, ni aux dépens de sa fortune personnelle, qui était considérable, ni aux dépens de la fortune de la Belgique.

Très-économe, quoique aimant la magnificence et s'en donnant les apparences, il sut toujours rester maître de lui et plaire à tous.

De son mariage avec la princesse Louise de France, il a eu trois enfants, le roi Léopold II, son successeur, le comte de Flandres, et cette aimable et infortunée princesse Charlotte que le Mexique a rendue folle.

Léopold a été un bon roi et un homme remarquable. Sa statue du Champ de Mars le représente bien tel qu'il a été, aimant la droiture et la conciliation. Je sais bien où cette œuvre estimable ferait le meilleur effet : c'est sur la place de la ville de Luxembourg.

FR. DUCUING.

LA STATUE DU ROI DES BELGES, LÉOPOLD Ier. — Dessin de M. Wolff.

IV

Costumes espagnols.

C'est un fait notoire, avéré et parfaitement corroboré par ce que nous pouvons voir à l'Exposition de 1867 : sous le règne de la reine Isabelle II, les campagnards s'habillent encore en Espagne de la même manière que sous le sceptre de Pierre le Cruel; nous ne sommes pas sûrs que la mise séculaire de ces bons villageois ait beaucoup varié depuis la dynastie des rois goths.

Les chemins de fer qui sillonnent la Péninsule d'une manière si peu avantageuse pour les actionnaires n'ont pas encore étendu l'effet de leur influence progressive sur la tradition invétérée des modes rurales.

Assurément d'ailleurs, il y a dans la plupart de ces accoutrements rustiques, un côté

naïvement coquet de simplicité primordiale qui peut ne pas déplaire aux partisans systématiques du pittoresque; nous connaissons des gens d'esprit dont c'est l'affectation continuelle d'affirmer que l'Espagne perdrait beaucoup à ne pas conserver tout ce qui lui donne un cachet d'originalité et de couleur locale; tous ceux qui sont de cette opinion peuvent largement trouver de quoi répondre à leur sympathie, et même donner cours à leur enthousiasme, en présence des échantillons de toilettes champêtres de la péninsule Ibérique visibles à l'Exposition actuelle.

Nous avons surtout à nous occuper ici des toilettes villageoises.

Il va sans dire que les femmes élégantes appartenant à la bonne société, ou à la mauvaise, s'habillent, à Madrid et à Barcelone, en se faisant un scrupule ingénieux d'imiter les modes de Paris, cette capitale du goût. Il y a aujourd'hui à Madrid une véritable invasion de couturières françaises et de modistes parisiennes; cela s'explique naturellement; elles sont on ne peut mieux accueillies et encouragées par la faveur publique; elles peuvent à peine suffire aux commandes qui viennent affluer à leur porte; l'aiguille semble, entre leurs doigts de fée, une baguette magique pour appeler la fortune; la moindre ouvrière parisienne s'élève facilement là bas au rang de maîtresse; et c'est le suprême genre de la clientèle aristocratique de dire que l'on se fait habiller par une Française. Il arrive aussi parfois que dans les toilettes recherchées on peut remarquer un certain mélange international; la mantille des bords du Manzanarès se greffe sur une robe découpée par les ciseaux du faubourg Montmartre; cela fait un salmigondis de coquetterie qui ne manque pas de piquant, assaisonné encore par les inévitables yeux noirs et par la taille proverbiale des Madrilènes; mais cette variété de luxe étranger, joint aux usages indigènes, ne se montre guère que dans les villes les plus considérables, et il serait fort difficile d'en découvrir un seul exemple dans ces vastes déserts émaillés de quelques villages, que de l'autre côté des Pyrénées on appelle les campagnes.

Nous plaçons sous les yeux du lecteur quelques-uns de ces types de costume national qui nous ont paru mériter plus particulièrement l'attention; il y a là en première ligne le campagnard aisé, le riche fermier de la province de Murcie; une jaquette de velours avec des broderies, une grande mante rayée d'une interminable longueur, une riche ceinture de soie, et les jambes nues avec des espadrilles pour chaussure, tels sont les accessoires qui représentent d'une manière assez précise l'opulent métayer. Une jeune femme très-emmitouflée dans ses coiffes, avec une robe de couleur brune foncée et ornée de bandes transversales d'étoffes peut donner une idée de la manière dont s'habillent les fermières de la Navarre; ces précautions extrêmes contre les intempéries dénotent suffisamment les provinces septentrionales et les pays des montagnes. Nous devons mentionner aussi un type assez bien réussi de Catalan qui s'appuie nonchalamment sur un long bâton noueux; la béatitude de la sérénité espagnole se reflète d'ailleurs sur la placidité de sa physionomie; la principale élégance paraît consister dans une chemise d'une éblouissante blancheur; faut-il qu'une épigramme soit au bout de notre plume pour insinuer qu'en Espagne la propreté passe quelquefois pour un raffinement de luxe? Signalons encore un paysan des provinces basques avec des pantalons à la bretonne, un chapeau à larges bords à la bretonne, une veste d'opéra-comique à la bretonne, et des cheveux idem. On peut se demander par quelle singularité il existe une telle ressemblance entre le costume local de la vieille Armorique et du Guipuscoa. C'est le cas de se rappeler que le bas breton et le patois basque revendiquent également une prodigieuse ancienneté comme première langue humaine.

Enfin, nous ne pouvons que citer avec des termes laudatifs le ravissant et incomparable costume de manola qui tient un éventail à trois quarts déployé. — La manola, c'est, comme on sait, la grisette de Madrid; mais, hélas! on prétend que cette spécialité tend également à disparaître. En attendant, celle que l'Espagne nous adresse comme un de ses plus gracieux produits, peut bien être considérée comme un parfait modèle du genre; les couleurs chatoyantes sont le caractère dominant de ces toilettes excentriques dans lesquelles un goût douteux vise plutôt à l'effet qu'à la distinction.

Le meunier de la Manche semble garder encore aujourd'hui le genre antique et solennel de vêtements que devaient porter ses prédécesseurs au temps des moulins fantastiques de Don Quichotte. La Manche est en effet une de ces provinces de l'intérieur de l'Espagne qui se plaisent à imiter la Chine par une sympathie exagérée pour l'immuable; elle reste éternellement rebelle à tout esprit d'innovation; les mœurs et les modes s'y conservent et s'y perpétuent depuis un temps immémorial, sans que rien en puisse altérer la naïveté traditionnelle. Les instruments aratoires de l'usage le plus élémentaire n'y auraient aucune chance de succès, pour peu qu'ils ne fussent pas exactement pareils aux outils de labourage connus et employés de père en fils, depuis le déluge, ou depuis le prince de la Paix, Don Manuel Godoï; et il est encore bien loin le jour providentiel de progrès qui verra le fameux vin de Valdepeñas obtenir un autre tonneau qu'une peau de bouc!

Jetez maintenant les yeux sur l'avenante toilette de la bourgeoise de Valence; et à cette chaste allure de matrone, soyez persuadé que les romanciers français ont propagé une trop poétique fiction en répétant à satiété que les femmes espagnoles se munissaient d'un poignard à la jarretière; cette fois, la grâce pudique de l'accoutrement suffirait à faire rejeter comme un blasphème une telle conjecture; aucun stylet n'a élu domicile sous cette robe de discrète apparence; et à moins d'être le plus sceptique des humains, on peut jurer que la vertu de la dame n'a pas besoin d'un tel préservatif, et qu'un couteau mignon pourrait tout au plus servir entre ses mains à découper une orange, ce fruit dont Valence est le merveilleux jardin.

La mariée des Asturies n'a pas non plus la moindre lame de Tolède, on le jurerait aussi, ni aucun autre acier homicide trempé dans les eaux de l'Ébre, pour défendre ses charmes contre les assaillants d'amour. En revanche, elle porte une parure nuptiale de la plus pittoresque étrangeté; rien de pareil ne se trouverait même au magasin renommé du *Printemps*, où tout se trouve. Une collerette richement brodée, d'autant de couleurs que l'arc-en-ciel, un voile avec des glands d'or d'un style moresque, une façon d'écharpe qui tombe jusqu'aux pieds, tel est, paraît-il, le suprême goût des fiancées de cette province. A cela se joint jusque sous les toits de chaume un cachet de race que ne possèdent pas les paysannes vulgaires. C'est qu'à une certaine époque, tous ceux des Asturies qui avaient combattu dans une bataille contre un calife de Cordoue furent anoblis en masse par un roi de Castille; et depuis ce temps, dans cette province plus encore que dans le reste de l'Espagne, tout le monde est noble, y compris les moissonneuses.

Après avoir parlé de ce qu'il y a comme costumes à l'exposition espagnole, disons maintenant ce qui n'y est pas, et devrait, certes, s'y trouver avant tout. Le seul véritable costume espagnol, au point de vue du cachet national, c'est le costume andalous. Nous voulons dire le costume de Majo et de Maja, tel que Goya l'a immortalisé dans ses tableaux et tel qu'on le porte encore à Séville, à Grenade et à Xérès. Les jeunes gens les plus avancés de ces diverses villes ne dédaignent pas de s'en affubler dans certaines circonstances, par un acte de condescendance aux usages traditionnels. La richesse et la variété ne manquent certainement pas dans ce genre d'habillement qui prête merveilleusement à toutes les combinaisons de la fantaisie; nous regrettons que sous ce rapport l'Espagne industrielle ne nous ait rien envoyé qui vaille la peine d'être cité, ou d'avoir été reproduit par le crayon de nos dessinateurs. Nous aurions volontiers demandé à l'Espagne exposante un peu plus de courage dans la manifestation de ses usages et dans l'opiniâtreté de ses convictions au point de vue du pittoresque; pourquoi, par exemple, ne pas avoir montré ce type si théâtral qu'on appelle l'alguazil des courses de taureaux, qui est doré sur toutes les coutures?

BERNARD LOPEZ.

V

L'Exposition persane.

Lorsque, quittant pour quelques instants le spectacle de ces fourmilières humaines que présentent les villes d'Occident, lorsque, abandonnant ces territoires si peuplés, couverts par de nombreuses constructions, de riches moissons, de vastes forêts, que l'industrie vient chaque jour féconder, et où la culture dispute chaque parcelle de terrain à la stérilité, l'esprit se porte vers ces immenses solitudes de l'Asie, il reste confondu devant cet étrange contraste de l'activité prodigieuse de l'Occident, à côté de cette sorte de sommeil où sont plongés des millions d'hommes.

Le grand problème de la destinée des nations se présente alors tout naturellement à l'esprit, et l'on se demande si ces immenses territoires inoccupés, stériles, mille fois trop vastes pour les populations qui y végètent, ne sont pas fatalement prédestinés à devenir dans un avenir plus ou moins éloigné la propriété de peuples plus actifs, plus industrieux, plus vivants.

Repoussées par les difficultés d'existence qu'accroissent chaque jour l'extension des lumières, de l'instruction, la concurrence, l'habileté professionnelle plus répandue, le développement excessif de la population de nombreuses caravanes d'émigrants ont quitté l'Europe, allant porter sur les côtes d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie, la civilisation, les arts, l'industrie du vieux monde, et créant sur ces plages désertes des villes, humbles à leur origine, florissantes aujourd'hui, et qui, par leur activité laborieuse, deviennent les rivales puissantes de nos vieilles capitales.

Certes, les territoires déserts des trois continents que je viens de citer, sont loin encore d'avoir entièrement disparu, et le jour n'est pas encore venu où les descendants des premiers colons se trouveront gênés dans ces anciennes solitudes.

Mais ce jour viendra. Et puis n'est-il pas permis de croire que, longtemps attachés sur l'Afrique, l'Océanie, l'Amérique, les regards de l'Europe se porteront un jour vers l'Asie et que ces belles contrées inondées de soleil, arrosées par de larges fleuves, tenteront l'esprit de conquête et de civilisation?

Le percement de l'isthme de Suez va donner une importance considérable à tous les pays riverains des mers des Indes. Baignée par le golfe Persique, la Perse ne va-t-elle pas devenir une des plus importantes stations, et sa position si avantageuse n'éveillera-t-elle pas bien les convoitises de la Turquie, de la Russie elle-même?

Le gouvernement de la Perse ne semble pas se préoccuper de ces éventualités si graves, et le shah qui devait venir à Paris prendre un aperçu de nos mœurs, de notre civilisation, de nos coutumes, a manqué au grand rendez-vous des peuples et des souverains. — Il a eu tort. La vue de nos usines, de nos arsenaux, de nos chantiers lui eût appris l'histoire moderne, et lui eût permis peut-être de deviner l'histoire de l'avenir. Le spectacle de notre activité, une visite à l'Exposition eussent été pour lui une révélation féconde en enseignements divers.

Il eût assurément vu dans l'espace restreint occupé par l'exposition de son pays, une preuve de faiblesse, qu'auraient fait ressortir les développements que les nations secondaires de l'Europe ont donnés à leur exposition.

La Perse n'occupe, en effet, que deux salles, dans les travées réservées au quatrième groupe, entre la Chine, le Japon, la Turquie, la Roumanie,—deux salles presque perdues dans le Palais, et que les visiteurs ne songent même pas à attribuer à la Perse. Pense-t-on à la Perse? Qui peut s'imaginer que la Perse, rompant, en l'honneur de notre Exposition, avec sa nonchalance, son apathie ordinaires, je dirais volontiers, climatériques, va se réveiller de son long sommeil pour apporter au Champ de Mars les produits de son industrie, les chefs-d'œuvre de ses artistes?

Il faut, si l'on veut donner à la Perse une attention sérieuse, oublier l'Europe et ses travaux gigantesques, ses créations de toutes sortes, ses machines et ses statues, ses étoffes et ses tableaux, ses arts et son industrie enfin, et s'arrêter, dégagé de toute idée préconçue, de tout parallèle, de toute comparaison, devant les deux salles réservées à sa hautesse le shah de Perse ou à ses sujets, — car je ne vous dirai pas précisément si le shah de Perse sait seulement que ses sujets exposent!

La première de ces salles est consacrée aux diverses industries de luxe de ce singulier pays. L'œil embrasse tout d'abord un ensemble d'or, de soieries, d'armes, d'étoffes éclatantes, et le visiteur entraîné pénètre sans se rendre bien compte du pays qu'il va visiter. Il y a toujours pour l'Européen un souvenir des *Mille et une nuits* dans tout ce qui vient des environs de Bagdad. — Le regard s'est fait à cette magie de couleurs, et le visiteur distingue une table d'ébène conservant sous une glace protectrice de ravissantes incrustations d'ivoire et de bois de couleur, sur des boîtes dont la matière rappelle le tuya. A côté, sous la même glace, sont exposées des reliures d'une richesse inouïe. L'or y est employé avec une rare profusion. Voici au surplus comment s'obtiennent ces filets d'or, ces fleurs, ces arabesques qui donnent tant de valeur aux peaux ou aux cartons. L'artiste prend une pièce de monnaie d'or, et par le battage obtient une feuille dont l'épaisseur varie suivant les besoins du dessin et qu'il applique avec un outil *ad hoc*. Les couleurs s'appliquent à l'aide d'un pinceau et d'une gomme très-adhérente qui, en séchant, donne un vernis très-brillant.

Dans un coin de cette salle, se dresse sur un piédestal un guerrier persan. Son costume est à peu de chose près celui des compagnons de Schamyll. C'est d'abord le casque de cuivre orné de deux aigrettes blanches, et armé d'un tissu de mailles qui protége les joues, le cou et les épaules. Une sorte de chemise de mailles serre étroitement le buste et descend jusqu'à mi-cuisse. Les bras sont protégés jusqu'au coude par cette chemise. Le bras gauche qui porte le bouclier reste libre. Le bras droit qui porte le sabre est défendu par un brassard en fer damasquiné, et la main est revêtue d'un gantelet en mailles. Par-dessus la chemise, le guerrier porte une cuirasse composée de quatre plaques épaisses d'acier, reliées par des courroies, et qui laissent aux mouvements du corps tout leur jeu et toute leur liberté. — Une écharpe de soie rayée soutient à la taille le fourreau du sabre. Les jambes sont protégées par des cuissards et des jambières qui portent au genou une plaque de cuivre armée d'une pointe d'acier de six ou sept centimètres de longueur. Des bottes dont la pointe se relève un peu, comme les anciens souliers à la poulaine, moins l'exagération, terminent ce costume. J'ai oublié une corde en laine non tressée passée en bandoulière et destinée à soutenir le bouclier quand le guerrier a besoin de ses deux bras. Tel qu'il est, ce brave Persan, avec son sabre, sa cuirasse à compartiments et son bouclier, me fait un peu l'effet d'un de ces Perses qu'Alexandre battait à Ypsus, et qui, ressuscitant aujourd'hui, retrouveraient intactes, à vingt-deux siècles de distance, leurs armes, leurs mœurs, leurs lois et leurs coutumes.

Avant de quitter cette salle, il faut donner un coup d'œil à quelques essais de céramique assez réussis, dont la forme et les dessins rappellent les vases égyptiens; à de remarquables broderies sur linge, d'une finesse et d'une légèreté qu'apprécient les visiteuses; aux coffrets en bois sculpté qui se recommandent par une grande délicatesse d'exécution; enfin aux deux panoplies qui ornent le fond de cette salle et surmontent un large divan en tapisserie. Les panoplies renferment les armes offensives et défensives de la Perse, le casque et le bouclier, le couteau à deux tranchants, et le sabre recourbé; — j'y cherche le javelot et l'arc, n'y trouvant ni le pistolet, ni la carabine. Voilà donc où en est ce peuple, et voilà avec quelles armes primitives il peut lutter, le cas échéant, contre les inventions de MM. Armstrong et Chassepot!

Dans la seconde salle, la Perse expose des tissus assez remarquables, des tapis dont les dessins ne peuvent lutter, peut-être, avec les fantaisies de nos artistes, mais qui indiquent chez les fabricants persans beaucoup de goût et d'habileté! A côté de ces tapisseries se trouvent ces toiles peintes si répandues en France aujourd'hui, et qui, sous le nom d'é-